



## Des traces linguistiques et discursives en sciences du langage

### Journées d'étude

Université de La Sorbonne Nouvelle, EA 7345 CLESTHIA

Organisation : Claire Badiou-Monferran

Judi 23 et vendredi 24 septembre 2021

Maison de la Recherche

Salle Athéna

## Argumentaire

Depuis les travaux fondateurs de J. Derrida (*De la grammatologie*, 1967), le concept de « trace » apparaît à intervalles réguliers dans les études de sciences humaines et sociales<sup>1</sup>. Au cours des cinq dernières décennies, la pensée de la trace a emprunté plusieurs directions, notamment (i) celle, philosophique, de l'« empreinte », « affective », « cérébrale » ou « scripturale », témoignant de l'absence de ce qui l'a formée (Ricœur 2000) ; (ii) celle, historiographique, de l'« indice », élément d'une connaissance « indirecte » et « conjecturale » de la chose absente (Ginzburg 1989) ; (iii) ou encore, celle, mobilisée notamment en sociologie des sciences et des technologies, de la « traçabilité » (entre autres, Latour 2001 ; Galinon-Mélénec 2011<sup>2</sup>). Parmi elles, sans doute est-ce l'approche du « paradigme indiciaire » (Ginzburg 1989) qui a connu le plus grand nombre de développements, non seulement à l'intérieur de la discipline historiographique (où les liens de l'« indice » avec le « témoignage », l'« archive » et le « document »<sup>3</sup> ont été décrits et discutés avec précision<sup>4</sup>), mais encore en dehors de ce champ, dans

<sup>1</sup> Pour un panorama de la pensée de la trace en SHS, voir notamment Serres (2002) ; Galinon-Mélénec (2011) ; Krämer (2012).

<sup>2</sup> Ainsi que le rappelle Serres (2002 : 12), l'ouvrage de Latour, qui interroge les pratiques scientifiques à partir de l'observatoire de la pédologie, s'emploie à « sui[vre], littéralement “à la trace”, le processus de production d'un nouvel énoncé scientifique en parcourant très minutieusement toutes les étapes traversées par ce que [son auteur] appelle la “référence circulante” [...] En montrant la cascade de transformations, depuis le prélèvement d'échantillons de terre jusqu'à la rédaction d'un article scientifique [...], en soulignant le rôle-clef des instruments scientifiques permettant la productions d'inscriptions scientifiques (diagrammes, cartes, données, etc.), il parcourt en fait le chemin qui va du monde réel, de la matière vers le langage, la représentation du monde. »

Dans un tout autre domaine, celui de la sociologie des sciences de l'information et de la communication, Galinon-Mélénec (2011 : 369), observe que « l'Homme trace, ainsi nommé initialement en référence à son incapacité à ne pas produire des traces de son passage, de ses pensées, de ses actions, s'inquiète aujourd'hui légitimement des connections de traces offertes par les technologies », autrement dit, de la « traçabilité des hommes » (« art. cit. » : 363).

<sup>3</sup> Ricœur (*op. cit.* : 209-230).

<sup>4</sup> Voir à ce sujet Ricœur (*op. cit.*), qui oppose les conceptions, proches mais distinctes, de Bloch et Ginzburg. Refusant de prendre parti dans ce débat, Ricœur, pour sa part, préfère s'en tenir à ce qui, selon lui, différencie en profondeur l'« indice », « repéré et décrypté », du « témoignage », « déposé et critiqué » (*op. cit.* : 221) – qu'il soit oral

les domaines, entre autres, de la critique d'art (depuis les analyses de Morelli mettant en avant l'importance du « détail », ressaisi comme « indice », dans les travaux d'attribution des œuvres picturales), de la psychanalyse (chez les freudiens notamment, où l'indice se fait « symptôme »), et de la littérature (dans les romans policiers appliquant la « méthode indiciaire » de Sherlock Holmes)<sup>5</sup>.

En revanche, la pensée de la « trace » ne semble guère avoir retenu l'attention des linguistes, et encore moins des linguistes diachroniciens. Exception faite des travaux déjà anciens du sémioticien S. Peirce (1839-1914), qui, dans son domaine, a articulé la notion d'« indice » à celle d'« icône » et de « symbole », mais sans rattacher, du moins explicitement, cette trichotomie à une pensée globale de la « trace », nous ne lui connaissons actuellement en sciences du langage que quatre lieux d'application. Dans le cadre de **la théorie standard étendue de la grammaire transformationnelle**, la « théorie des traces » (voir Chomsky 1973 et à sa suite, Pollock 1976) constitue une redéfinition des transformations de mouvement (l'élément déplacé laissant une « trace » de son déplacement, trace pouvant bloquer ou favoriser d'autres transformations). **La génétique textuelle**, pour sa part, appelle « “traces du fonctionnement linguistique de l'inconscient” [les] manifestations énonciatives incontrôlées de la part du scripteur [lapses, fautes de frappe, ratures...] » (Fenoglio, art. en ligne consulté le 11/07/2018). **En psycholinguistique**, les recherches sur la production et la réception des textes « considèrent les productions linguistiques comme des indices d'opérations du scripteur et/ou des instructions pour le lecteur » (Delcambre 2004 : 67). Parallèlement et de manière relativement connexe, dans le domaine de **la linguistique énonciative**, les travaux de Culioli produisent l'analyse des « opérations constitutives des énoncés » à partir des « traces linguistiques qui en sont les marqueurs » (Desclés 2006 : 41). Adoptant une démarche abductive, Culioli affirme ainsi que « produire ou reconnaître un énoncé, c'est construire, ou reconstruire des agencements de marqueurs, qui sont la trace d'opérations auxquelles nous n'avons pas accès. Si nous appelons niveau I le niveau des opérations auxquelles nous n'avons pas accès, les agencements de marqueurs sont de niveau II et sont les représentants des opérations de niveau I. Il nous faut donc construire, grâce à un système de représentation métalinguistique, des opérations de niveau III (on aura ainsi des représentants de représentants). » (Culioli 1999 : 97).

Au-delà des spécificités qui les différencient, ces quatre pensées de la « trace linguistique » ont en commun : (i) leur ancrage synchronique ; (ii) leur rattachement au paradigme indiciaire ; (iii) et, du moins pour les trois dernières, leur rapport à un extérieur (l'inconscient, la cognition, le métalangage). Le présent appel se propose de renouveler l'état de l'art sous chacune de ces trois dimensions.

### Synchronie vs Diachronie

Dans le prolongement du numéro du *Français moderne* (dir. Badiou-Monferran, 2020) consacré à l'opérativité du concept de « rémanence » en diachronie française, il s'agira d'interroger, pour le français et/ou d'autres langues, la place et la pertinence de la notion de « trace » dans les études de linguistique historique. Si l'on définit la « rémanence » comme la « persistance d'un état après la disparition de sa cause », la « trace » – en l'occurrence linguistique et/ou discursive – entretient avec le processus de « rémanence » un lien métonymique, dans la mesure où elle en constitue la manifestation. Quelle que soit l'échelle temporelle mobilisée (celle du millier d'années dans les

---

ou bien écrit, autrement dit « archivé » (*op. cit.* : 209) – et par-delà, la « **trace** », « racine commune au témoignage et à l'indice », du « **document** », trace problématisée par le « questionnement » de l'historien (*op. cit.* : 226).

<sup>5</sup> Le présent argumentaire s'en tient aux trois champs (et aux trois références à Morelli, Freud et Conan Doyle) évoqués dans l'ouvrage séminal de Ginzburg (1989), mais d'autres disciplines de SHS pourraient à bon droit être invoquées : parmi elles, la médecine, la jurisprudence, la philologie, ou encore, la divination, qui, en tant que déchiffrement de l'avenir, constitue, selon Ginzburg, le symétrique inversé de la plus ancestrale des pratiques indiciaires : la chasse, orientée pour sa part vers le déchiffrement du passé.

travaux des typologues interrogeant les faits de stabilité inter-langues ; celle de la/des centaine-s d'années dans les études de diachronie consacrées aux régularités et invariants intra-langue), l'introduction du concept de « trace » en linguistique diachronique devra produire l'analyse de son envers : l'effacement/ effaçabilité des traces, en relation avec leur durée/durabilité. Le recours au concept de « trace » devrait ainsi permettre d'aborder sous un angle nouveau tant la question, traditionnelle, de la « périodisation » (considéré sous le rapport de l'effacement des traces), que celle, contemporaine des travaux de linguistique probabiliste, de la « transmission » (mise en relation avec la présence de traces).

### Indice vs Empreinte

Au-delà du « paradigme indiciaire », mobilisé de manière exclusive dans les travaux de linguistique synchronique ayant eu recours à la notion de « trace », le présent appel entend également faire une place à l'approche de la trace comme « empreinte ». L'opposition « indice *vs* empreinte » devrait permettre, entre autres, de mieux comprendre la différence de cheminement de marqueurs grammaticaux restrictifs comme *en revanche* et *en principe*, tous deux pourtant traditionnellement ramenés à un même processus de changement linguistique : celui de la grammaticalisation. Significativement, le maintien (certes métaphorique) du sens de *revanche* dans la locution grammaticalisée *en revanche* constitue ainsi l'« **indice** » d'un format sémantique constant, présent dès l'emploi originel : phénomène que les spécialistes de la grammaticalisation ont au demeurant théorisé sous le nom de « **persistance** » (*persistence*), et qui ne doit rien aux contextes dans lesquels s'est produit la grammaticalisation. En revanche, la notion de restriction qui caractérise aujourd'hui la locution *en principe* n'est pas du tout présente, à l'origine, dans le terme *principe* ; elle est due à un **facteur externe, de type contextuel**. De fait, elle provient de la généralisation de certains contextes, du type « *en principe X, mais Y* », « *en principe X ; en fait Y* »<sup>6</sup>, ayant conduit par la suite à interpréter systématiquement *en principe X* comme *en principe... mais*, même dans les contextes neutres ne contenant pas de marques restrictives (telles *mais* ou *en fait*) après *en principe X*<sup>7</sup>. Le cas échéant, la virtualité d'un enchaînement en *mais Y, en fait Y*, constitue l'« **empreinte** » discursive du processus restrictif à l'œuvre, et s'impose ainsi comme la « trace » d'un phénomène **rémanent** (Combettes et Dargnat, 2020).

### Extériorité vs intériorité

Dans la plupart des travaux de linguistique mentionnés ci-dessus, la « trace » articule un observable langagier avec un fonctionnement extra-langagier (relevant respectivement des domaines de l'inconscient, de la cognition, du métalangage) dont elle constitue l'indice. L'appel se propose – mais sans exclusive – de recentrer le débat autour des « traces » (au sens d'indice ou d'empreinte) intra-langagières : soit, les traces « linguistiques » et/ou « discursives » manifestant, au sein même de l'évolution linguistique, une forme de stabilité (relevant de la « persistance », de la « rémanence », ou encore, d'autres types de processus dont l'identification constitue l'un des enjeux possibles du colloque).

---

<sup>6</sup> « Le droit qui fonde les rapports des hommes entre eux est, en principe, indépendant de la religion qui fonde les rapports de l'homme à Dieu. En fait, ils ont un point commun, l'affirmation de la personne... » (Amiel, 1866, cité dans Combettes et Dargnat 2020) ; « – Alors, ça vous va ? – ça me va en principe, mais...il doit y avoir une condition ? » (Meilhac et Halévy, 1880, cité dans Combettes et Dargnat 2020).

<sup>7</sup> « Le directeur m'a quitté : "je vous laisse, Monsieur Meursault. Je suis à votre disposition dans mon bureau. En principe, l'enterrement est fixé à dix heures du matin. Nous avons pensé que vous pourriez ainsi veiller la disparue." (Camus, 1942, cité dans Combettes et Dargnat 2020). La possibilité de l'enchaînement de cet énoncé avec « Mais on peut modifier l'horaire » (cité dans Combettes et Dargnat 2020) constitue la trace discursive de la modalisation restrictive de la locution *En principe* dans un contexte discursif pourtant neutre.

À partir de ce triple déplacement, la manifestation consacrée aux « traces linguistiques et discursives en linguistique diachronique » privilégiera (mais sans exclusive) les axes d'études suivants :

### 1. Axe théorique

Afin de conférer une assise théorique au concept de « trace » et de l'adapter au domaine disciplinaire des sciences du langage, il s'agira de dénaturiser le mot « trace », *ie*, de lever l'évidence de son sens :

- en établissant, pour ce qui concerne la linguistique diachronique, un corpus des penseurs de la « trace » et des notions apparentées ;
- en explicitant les liens du concept de « trace » aux signes (« marques », « marqueurs »...) et processus (« persistance », « rémanence »...) faisant partie de sa déclinaison ;
- en interrogeant le statut épistémologique de la « trace » pour la linguistique (diachronique notamment). Réduisant la trace à sa seule dimension indicielle, Ginzburg faisait de « l'histoire » une « discipline indiciaire » en vertu :
  - de l'individualité de l'objet d'analyse (l'histoire – tout comme la médecine, la jurisprudence, la philologie – étant une discipline « qualitative », centrée sur l'étude de faits et/ou documents singuliers, réfractaires aux analyses quantitatives)
  - du caractère indirect du déchiffrement (la connaissance s'opérant par « traces », et non par observation directe)
  - du caractère conjectural de la méthode d'analyse (le déchiffrement des traces comprenant une part d'aléatoire et d'incertitude faisant de la méthode de l'historien une méthode probabiliste).

Comment situer la linguistique, tout particulièrement la linguistique diachronique, par rapport à ces problématiques ? Les propos suivants de Ginzburg : « Comme celle du médecin, la connaissance historique est indirecte, indiciaire et conjecturale » (*op. cit.* :154) sont-ils applicables aux sciences du langage ? Le statut épistémologique de la trace, qui, selon Ricœur « est à la connaissance historique ce que l'observation directe ou instrumentale est aux sciences de la nature » (*op. cit.* : 214) est-il tout aussi central en linguistique diachronique ou se situe-t-il aux marges de la discipline ? Ce statut diffère-t-il suivant le positionnement théorique adopté (parmi d'autres, celui de la psychomécanique, de la grammaticalisation, de la pragmatification, de la réanalyse, de la sémantique du prototype, ou encore de l'émergence) ?

### 2. Axe méthodologique

On interrogera le plan d'intervention des traces dans la connaissance linguistique. La trace intervient-elle (i) au stade de l'observation (*ie*, de la collecte, de la reconnaissance, et du tri des données en vue de la constitution d'un corpus) (ii) au stade critique et interprétatif (*ie*, de la confrontation, de la comparaison, du questionnement et de la mise à l'épreuve des données via des hypothèses explicatives) (iii) ou des deux ? Il s'agira ainsi de mieux situer la notion de trace par rapport à la constitution des corpus de recherche d'une part et de la problématique de recherche de l'autre.

Cette question devrait recevoir des réponses différentes, suivant la perspective, – synchronique *vs* diachronique – mobilisée, et suivant la tradition, orale *vs* écrite, de la langue étudiée. Comme le fait

remarquer Henri (2015 : 119-120) au sujet des disparitions linguistiques, « pour les linguistes travaillant en diachronie sur des langues attestées à l'écrit de longue date [...] la disparition est là avant même l'analyse, apparaissant à la lumière de la comparaison entre des documents de dates différentes : un fait linguistique est attesté (plus ou moins fréquemment) dans les documents d'une période ; on constate ensuite son absence dans des documents ultérieurs [...] Le descripteur d'une langue à tradition orale ne dispose pas d'attestations écrites anciennes, et le concept de disparition n'occupe pour lui, bien souvent, que la place de l'hypothèse. Par ailleurs, puisqu'il ne peut s'agir pour lui de comparer deux faits linguistiques se succédant dans le temps (schématiquement, un fait linguistique A ancien, et un fait linguistique B plus récent), il abordera cette question de la disparition par la comparaison de deux faits linguistiques coexistant dans une langue à un moment donné, l'un présentant un marquage et l'autre ne le présentant pas [...] Pour les uns, donc, la disparition est du côté de l'objet, de l'observable, alors que pour les autres, elle est du côté du dispositif méthodologique, du raisonnement déductif, dissimulée qu'elle est par le système auquel elle a contribué à donner naissance. »

### 3. Études de cas

La présente rencontre se donne enfin pour objet de contribuer à l'inventaire des différents types de traces observables par le linguiste. Les études de cas permettront d'interroger :

- la nature, exclusive *vs* inclusive, de l'opposition « indice *vs* empreinte ». Combettes et Dargnat (2020) opposent ainsi :
  - le cas des locutions, telles *en revanche* (voir ci-dessus) constituant des « indices » d'un trait sémantique constant (en l'occurrence, celui de « contrepartie, déjà présent dans le substantif « revanche » et qui demeure, sous une forme certes métaphorisée, dans la locution grammaticalisée *en revanche*) ;
  - le cas des locutions, telles *en principe* (voir ci-dessus) ou encore *dans la mesure où*, conservant l'« empreinte » d'un contexte (ici « restrictif ») autrefois présent, désormais absent, mais toujours rémanent ;
  - le cas des locutions combinant la fonction d'« indice » et d'« empreinte ». Ce cas peut être exemplifié par la locution *d'autant que*, qui peut fonctionner comme un « indice » de la valeur de quantité concomitante présente dans la corrélation originelle *d'autant que P1, autant P2*, et comme « empreinte » de l'emploi originel en corrélation (le deuxième terme de la corrélation n'étant plus exprimé). Ici, c'est une relation syntaxique qui se trouve en quelque sorte héritée et fait l'objet de la rémanence.
- la nature, sémantique (voir ci-dessus *en principe*, ou encore *dans la mesure où*) *vs* syntaxique (voir ci-dessus *d'autant que*), des contextes absents mais ayant laissé leur « empreinte ».
- l'articulation des oppositions « indice *vs* empreinte » d'une part et « trace linguistique *vs* trace discursive de l'autre. L'hypothèse simpliste de la superposition des deux dichotomies mériterait sans doute d'être affinée. Pour ce qui concerne les « traces-empreintes », les exemples ci-dessus mettent ainsi au jour deux types de contextes rémanents : un contexte extra-phrastique pour *en principe*, dont la « trace » relève de la dimension discursive (possibilité d'enchaînement de *en principe* X avec *mais* Y, *en fait* Y) ; un contexte intra-phrastique, dont la « trace » appartient au domaine linguistique, et non discursif, pour *d'autant que* (initialement associée à la construction corrélatrice *d'autant que P1, autant P2*, disparue mais rémanente) et pour *dans la mesure où* (fréquemment associée, dès les emplois initiaux, à une négation restrictive, rémanente quand elle est absente : « Elle n'est possible qu'entre des êtres qui se ressemblent déjà et dans la mesure où ils se ressemblent ». Durkeim, 1893, cité dans Combettes et Dargnat 2020).

- l'effacement/ effaçabilité des traces. Les théories de la grammaticalisation se sont déjà employées à décrire la disparition des « traces-indices » sous le terme d'« érosion » ou de « blanchiment sémantique » (Lehmann 1995 [1982] : 127). Il s'agit là d'un chantier qui est loin d'être clos, et qu'il serait judicieux de rouvrir, notamment pour les « traces-empreintes ».

## Références bibliographiques

### 1. Sur la notion de « trace »

- Culioli, A. (1999). *Pour une linguistique de l'énonciation. Formalisation et opérations de repérages*, t.2. Paris : Ophrys.
- Delcambre, I. (2004). De quoi les traces linguistiques sont-elles l'indice ? *Recherches*, n° 41, p. 67-72.
- Desclés, J.-P. (2006). Opérations métalinguistiques et traces linguistiques. In D. Ducard, C. Normand (éds), *Antoine Culioli, un homme dans le langage*, p. 41-69.
- Fenoglio, I. (en ligne). Les événements d'énonciation graphique. Traces du fonctionnement linguistique de l'inconscient dans les manuscrits, <http://www.item.ens.fr/articles-en-ligne/les-evenements-denonciation-graphique/> consulté le 11/07/2018.
- Galinon-Mélénec, B. (2012). Déclinaison du paradigme de la trace. Conclusion de l'ouvrage. In B. Galinon-Mélénec (éd.), *L'Homme trace, Perspectives anthropologiques des traces humaines contemporaines*, 2011. Paris : CNRS-éditions, série l'Homme-trace, t.1, p. 351-371.
- Ginzburg, C. (1989). Traces. Racines d'un paradigme indiciaire. In *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*. Paris : Flammarion, p. 139-180.
- Krämer, S. (2012). Qu'est-ce donc qu'une trace, et quelle est sa fonction épistémologique ? État des lieux (trad. C. Chamayou-Kuhn). *Trivium*, n° 10, *Lisibilité*, p. 1-16.
- Latour, B. (2001). Sol amazonien et circulation de la référence. In *L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*. Paris : La Découverte, chap. 2, p. 33-82.
- Peirce, C. S. (1978). *Écrits sur le signe* (trad. et éd. G. Deledalle), Paris, Le Seuil, coll. "L'ordre philosophique".
- Polock, J.-Y. (1976). Comment légitimer une innovation théorique en grammaire transformationnelle : la théorie des traces. *Langages*, n° 42, p. 77-110.
- Ricœur, P. (2000). *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Seuil, notamment p. 8-18 et 209-230.
- Serres, A. (2002). Quelle(s) problématique(s) de la trace? Texte d'une communication prononcée lors du séminaire du CERCOR (actuellement CERSIC), le 13 décembre 2002, HAL <sic\_00001397> , consulté le 05/07/2018.

### 2. Autres

- Badiou-Monferran, C. & Ducos, J., dir., (2012). *L'émergence : un concept opératoire pour les sciences du langage ?* In *L'Information grammaticale*, juin 2012, n° 134.
- Badiou-Monferran, C. & Verjans, Th., dir., (2015). *Disparitions. Contributions à l'étude du changement linguistique*. Paris, Champion, coll. « linguistique historique ».
- Badiou-Monferran, dir., (2020). *La "rémanence". Le cas du français*. In *Le français moderne*, 2020/2.
- Combettes B. & Kuyumcuyan A. 2010. De la quantité à la qualité : sur la formation de deux marqueurs argumentatifs du français modernes : *dans la mesure où et pour autant que*. In F. Neveu, V. Muni Toke, J. Durand, T. Klingler, L. Mondada, S. Prevost (éds.), *Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2010*, p. 137-157.
- Combettes B. & Dargnat, M. (à par.). Grammaticalisation du tour corrélatif *d'autant que* comme "mot du discours. In A. Roig & C. Schnedecker (éds), volume sur la corrélation à par. chez Garnier.
- Combettes, B. & Dargnat, M. (2020). Le rôle de la rémanence dans le processus de grammaticalisation : le cas des marqueurs discursifs. In C. Badiou-Monferran, (éd.), *La "rémanence" : un concept opératoire pour les études de linguistique diachronique ? Le cas du français*, in *Le français moderne*, 2020/2.

- Henri, A. (2015). Le concept de disparition dans une approche synchronique : l'exemple des articles du Sungwadia. In C. Badiou-Monferran, Th. Verjans (éds), *Disparitions. Contributions à l'étude du changement linguistique*. Paris : Champion, p. 119-132.
- Lehmann, C. (1995 [1982]). *Thoughts on Grammaticalization*. München & New-Castle : LINCOLM Europa.

**Adresses électroniques de l'organisatrice**

[claire.badiou-monferran@sorbonne-nouvelle.fr](mailto:claire.badiou-monferran@sorbonne-nouvelle.fr)